

fussent de taille moyenne, de belle forme, à os petits comparativement à la carcasse, et non presque tout en jambes, en os et en cornes. Nous admettons qu'il peut y avoir de petits animaux assez peu profitables pour les fins de la boucherie ou de la laiterie, mais ce ne sont pas ceux-là qu'il faut choisir, si l'on cherche l'utilité et le profit. Ce n'est que par un bon choix et de l'attention au croît qu'on peut se procurer d'animaux utiles. On ne pourrait pas s'attendre à avoir des bêtes à cornes ou à laine d'une excellence supérieure, en ne faisant nulle attention à la propagation, et en souffrant que les femelles portent aussitôt qu'elles ont l'âge pour le faire. On ne pourrait pas trouver mauvais que des génisses de bonne taille et en bon état, portassent, ou eussent leur premier veau, à l'âge de deux ans, mais on se fait tort en laissant celles de petites taille porter à cet âge, parce que par là on les empêche de croître davantage. Il en est de même des brebis; on ne doit pas les laisser porter avant la seconde année, à moins qu'elles ne soient de bonne taille et bien entretenues. En Europe, les cultivateurs qui veulent avoir de bons moutons souffrent rarement que leurs brebis portent avant la première tonte. Si ce plan est regardé comme nécessaire dans les Iles Britanniques, où les moutons sont beaucoup mieux nourris, l'hiver et le printemps, qu'ils ne le sont en Canada, on peut s'imaginer combien il le serait davantage dans ce pays, pour y avoir un bon troupeau. On pourra répondre qu'il ne serait pas avantageux d'entretenir des brebis la première année sans qu'elles portent; mais nous observerons que quand on permet que les agnelles deviennent pleines la première année, on ne peut pas en attendre autant de laine, leur croissance peut être arrêtée, et elles peuvent après tout, malgré l'accouplement, ne pas agneler. Les agneaux ou les veaux des jeunes femelles d'un an ne peuvent guère être de bonne qualité, ou bons à élever. Il y a des cultivateurs qui entretiennent leurs animaux assez bien, en toutes

saisons, pour qu'il leur soit avantageux de s'écarter du plan que nous proposons, mais pour la généralité des cultivateurs, nous pensons qu'ils ne sauraient mieux faire que de l'adopter, pour le croît de leurs animaux. Rien ne peut nous empêcher d'avoir ici de bonnes et profitables bêtes à cornes et à laine sans encourir de grandes dépenses, mais en observant seulement les règles manifestement nécessaires par tout pays, dans le traitement et l'entretien des aumailles et des moutons, pour en retirer du profit.

Il nous a souvent été dit qu'il vaudrait mieux que nous transcrivissions des journaux d'agriculture Américains que de ceux qui se publient dans les Iles Britanniques. Nous sommes néanmoins persuadé que nous ne saurions trouver dans aucun journal agricole des enseignemens meilleurs ou plus usuels, sur toutes les branches de l'économie rurale perfectionnée, que ceux que contiennent les journaux publiés dans les Iles Britanniques. Nous parlons ainsi délibérément, et comme un agriculteur pratique ayant une longue expérience. Nous disons maintenant, comme nous avons toujours dit, que plus nous nous rapprocherons de la pratique, la meilleure et la plus approuvée de l'économie rurale anglaise, mieux nous nous en trouverons. Nous ne disons pas que nous devons suivre cette pratique dans tous les points, mais nous le pouvons certainement faire dans la plupart avec avantage et profit. Il ne se publie dans l'Amérique du Nord aucun journal agricole qui puisse nous enseigner quelque chose de mieux en agriculture que ce que nous pouvons trouver dans ces journaux anglais, et que ce que nous avons appris par une expérience pratique qui égale presque la durée de notre vie. Nous nous flatterions que ce journal serait de nature à être transcrit en fait de sujets agricoles, plutôt qu'à copier des autres publications. Nous possédons les meilleurs moyens d'information sur le sujet de l'agriculture améliorée: nous avons eu une longue